

était fréquente chez les Latins. En Étrurie, chaque cité fait la guerre pour son compte; elle n'y intéresse ses voisins que si elle le peut; et quand par hasard une guerre fédérale est décidée, on voit souvent plusieurs cités n'y pas prendre part. Les confédérations étrusques, bien plus encore que les ligues formées entre peuplades affiliées au sein des peuples italiques, ont toujours manqué d'une direction forte et suprême.

## CHAPITRE X

LES HELLÈNES EN ITALIE. — PUISSANCE MARITIME  
DES ÉTRUSQUES ET DES CARTHAGINOIS.

La lumière ne se fait pas tout d'un coup dans l'histoire des peuples de l'antiquité. Pour l'Italie aussi le jour naît en Orient, pendant que la Péninsule est encore noyée dans l'obscurité de l'avenir. Les régions qui environnent le bassin de la Méditerranée, à l'est, s'éclaircissent de toutes parts des lueurs d'une civilisation féconde. Les peuples, à leur point de départ, trouvent d'ordinaire un modèle, un *dominateur* dans un peuple frère. L'Italie n'a pas échappé à ce destin, tant s'en faut. Mais ce n'est pas par la voie de terre qu'elle a reçu l'impulsion civilisatrice. Sa situation géographique fait comprendre de suite pourquoi. Les communications terrestres, entre l'Italie et la Grèce, étaient par trop difficiles dans les anciens temps; et nul vestige n'est resté d'un courant établi par cette route. Que le commerce ait pu cependant franchir quelquefois les Alpes, nous l'admettons. L'ambre a été apporté des côtes de la Baltique jusqu'aux bouches du Pô, en des temps d'une antiquité reculée: la légende grecque a placé sa patrie dans le Delta du grand fleuve. Une autre route, partant du même point, traversait l'Apennin et venait droit tomber à Pise; mais, en réalité,

L'Italie  
et les  
pays étrangers.



elle n'introduisait pas l'élément civilisateur au milieu des Italiques. C'est aux nations maritimes de l'Orient que revient la gloire d'avoir donné à l'Italie tout ce qu'elle a reçu du dehors, en fait de culture étrangère.

Les Phéniciens  
en Italie.

Le plus ancien des peuples civilisés de la Méditerranée, le peuple Égyptien, ne se risquait pas encore sur les mers; son influence directe sur l'Italie a été nulle. Les Phéniciens ne firent pas davantage pour elle. Les premiers, ils quittèrent leur patrie et l'étroite bande de terre qu'ils occupaient; et ils allèrent, sur leurs maisons flottantes, se mêler à toutes les races connues. Se lançant à la recherche des poissons, des coquillages utiles; puis bientôt s'ouvrant toutes les voies du commerce, les premiers, ils coururent les mers dans tous les sens, et se répandirent avec une incroyable rapidité jusque dans les stations les plus reculées de la Méditerranée occidentale. Ils précèdent les Grecs presque partout; dans les ports grecs même, en Crète, à Chypre, en Égypte, en Lybie, en Espagne, et aussi dans les régions maritimes, à l'ouest de l'Italie. Thucydide rapporte qu'avant la venue des Hellènes, ou tout au moins avant leurs émigrations et l'établissement de leurs colonies, les Phéniciens avaient déjà fait le tour de la Sicile, fondé des comptoirs sur ses caps et dans les îles adjacentes, n'occupant pas les terres et se contentant du commerce avec les indigènes<sup>1</sup>. Avec le continent italique ils n'agissent pas de même; on n'y a jamais connu sûrement qu'une seule colonie phénicienne, la factorerie de Cœré, dont le souvenir s'est conservé dans le nom d'une petite localité voisine (*Punicum*), située sur la côte, et dans le second nom de Cœré elle-même; *Agylla*<sup>2</sup>, qui n'a rien de Pélasge, quoi qu'en dise la fable, est purement phé-

<sup>1</sup> [Thucyd., vi, 2.]

<sup>2</sup> [Auj. *Cervetri* (*Cœre vetere*).]

nicien et signifie « ville ronde, » à raison de la forme de l'enceinte, quand on la voyait du rivage. Cette station était d'ailleurs peu importante; elle fut promptement abandonnée avec toutes celles, s'il y en eut d'autres, qui auraient été fondées alors sur les côtes italiennes. Comment, en effet, dans l'hypothèse contraire, tous les vestiges en auraient-ils disparu? Ajoutons qu'il n'y a pas de motifs sérieux de tenir ces établissements pour les aînés de ceux des Grecs dans les mêmes contrées. Citons une autre et incontestable preuve. Le nom latin des Phéniciens est emprunté à la dénomination usitée en Grèce [*Φοινίκιοι*] n'en faut-il pas conclure que les Chanaanites n'ont été connus dans le Latium que par l'intermédiaire des Grecs?

C'est par les Grecs, en effet, qu'eut lieu la première initiation de l'Italie aux mystères de la civilisation orientale; et, pour qui ne veut pas remonter jusqu'aux temps anté-helléniques, le comptoir phénicien de Cœré peut fort bien n'avoir été créé que plus tard, et à l'occasion de relations commerciales établies avec Carthage. La navigation primitive n'était guère qu'un cabotage côtier: elle resta telle pendant des siècles; et, pour les caboteurs, le continent italien était placé à la plus longue distance des côtes phéniciennes. Les Phéniciens ne pouvaient y arriver par la Grèce occidentale, ou par la Sicile; et tout porte à croire que les rapides progrès de la marine des Hellènes leur ont permis de devancer leurs maîtres dans les parages des mers Tyrrhénienne et Adriatique. Les Phéniciens n'ont donc point exercé, dès l'origine et directement, une influence grande sur la civilisation italique: mais, plus tard, devenus maîtres de la Méditerranée occidentale, nous les verrons entrer en rapports plus fréquents avec les peuples de la mer Tyrrhénienne.

Suivant toute apparence, les navigateurs de la Grèce,

Les Grecs  
en Italie.



Patrie  
des premiers  
émigrants.

ont été les premiers, parmi les habitants de la mer Orientale, à visiter les parages italiques. De quelle contrée de la Grèce, en quel temps y sont-ils venus? Sur la question de date l'histoire se tait; mais elle est plus sûrement et plus complètement renseignée sur l'autre. Le commerce grec s'était puissamment développé dans les villes éoliennes et ioniennes de la côte de l'Asie Mineure. C'est de là que partirent les expéditions qui d'un côté pénétrèrent dans la mer Noire, et de l'autre descendirent en Italie. Le souvenir de la découverte des côtes du sud et de l'est, par les marins de l'Ionie, s'est perpétué dans les noms de la *mer Ionienne*, entre l'Épire et la Sicile, et du *golfe Ionien* [*mer Adriatique*], que les Grecs donnèrent tout d'abord à ces deux régions marines. Leur plus ancien établissement en Italie, *Cymé* [*Cumes*], à en juger par son nom, et à en croire la tradition, est une colonie de la ville de Cymé, sur la côte d'Anatolie. Enfin, s'il faut en croire les récits faits par les Grecs, les Phocéens de l'Asie Mineure furent les premiers à parcourir les mers lointaines de l'Occident. D'autres les suivirent sur ces routes nouvellement ouvertes: les Ioniens de Naxos et de Chalcis d'Eubée, les Achéens, les Locriens, les Rhodiens, les Corinthiens, les Mégariens, les Messéniens même et les Spartiates. De même qu'après la découverte de l'Amérique on a vu, dans les temps modernes, toutes les nations de l'Europe civilisée y accourir, comme à l'envi, et y fonder des colonies; de même que les instincts de la solidarité qui les doit unir toutes, se révélèrent plus puissants que dans leur ancienne patrie chez ces émigrés d'origine diverse, de même les expéditions maritimes des Hellènes dans l'ouest, et les établissements fondés à la suite, loin de leur apparaître comme la chose d'une seule cité ou d'une seule famille, leur semblèrent la propriété de tous. De même aussi que les colonies anglaises et françaises, hollandai-

ses et allemandes se sont mêlées et confondues sur le sol de l'Amérique du Nord; de même la Sicile grecque et la « Grande-Grèce, » furent la création commune et indivise de toutes les peuplades helléniques, y compris celles qui différaient le plus entre elles. Néanmoins, et laissant de côté quelques établissements isolés, tels que ceux des Locriens à *Hippone*<sup>1</sup> et à *Médama*<sup>2</sup>, ou que la colonie fondée, vers la fin de cette période, à *Hyélé* (*Velia, Elea*<sup>3</sup>), par les Phocéens, on peut reconnaître trois principaux groupes. Le premier est le groupe *ionien*, celui des *cités chalcydiennes*, comme elles furent appelées plus tard. Il comptait, en Italie, *Cymé* [*Cumes*] avec les autres colonies grecques aux alentours du Vésuve, et *Rhégion* [*Reggio*]: en Sicile, *Zankle* (la future *Messana* ou *Messine*); *Naxos*<sup>4</sup>, *Catane*, *Leontium*<sup>5</sup>, *Himère*<sup>6</sup>. Le second est le groupe *achéen*, auquel se rattachent *Sybaris* et la plupart des villes de la Grande-Grèce; le troisième, enfin, est le groupe *dorien*, avec *Syracuse*, *Géla*<sup>7</sup>, *Acragas* [*Agrigente* ou *Girgenti*] et la plupart des colonies siciliennes avec *Taras* (*Tarentum*) et sa colonie d'*Héraclée*<sup>8</sup>, en Italie. Les plus anciennes migrations, celles des Ioniens et des races péloponésiaques antérieures à la grande conquête dorienne, ont été de beaucoup les plus nombreuses: quant aux Doriens, ce n'est guère que de leurs villes à population mixte, comme Corinthe et Mégare, que sont partis les colons: les pays doriens purs ne fournissent qu'un contingent minime. Il devait en être

<sup>1</sup> [*Hippo* ou *Hipponium*, appelée par les Romains *Vibo Valentia*, dans le *Brutium*; auj. *Bivona*.]

<sup>2</sup> [Aussi dans la Calabre ultérieure, non loin de *Nicotera*.]

<sup>3</sup> [*Castello a mare della Brucca*, entre les golfes de *Salerne* et de *Policastro*.]

<sup>4</sup> [Depuis *Tauromenium*, *Taormine*.]

<sup>5</sup> [*Lentini*, dans le *Val di Noto*.]

<sup>6</sup> [Sur le *Fiume grande*.]

<sup>7</sup> [*Terra nuova*, côte sud, prov. de *Callanissetta*.]

<sup>8</sup> [*Heraclea Lucania*; aujourd'hui, à ce que l'on croit, *Policoro*.]



ainsi naturellement. Les Ioniens pratiquaient depuis longtemps le commerce et la navigation ; les races doriennes, au contraire, n'ont quitté que plus tard leurs retraites perdues dans les montagnes, pour descendre vers les côtes : elles étaient restées étrangères aux affaires commerciales. Les différents groupes d'émigrés se distinguent d'une façon remarquable par le titre de leur monnaie. Les Phocéens frappent la leur sur le pied de la monnaie *babylonienne*, lequel prédomine en Asie. Les villes chalcydiques suivent d'abord le pied *éginétique*, usité dans presque toute la Grèce européenne ; puis elles adoptent la modification que l'Eubée a aussi admise. Les villes achaïques suivent l'étalon *corinthien* ; les villes doriennes adoptent à la fin les valeurs introduites par Solon dans l'Attique, l'an 160 de Rome. Toutefois, *Taras* et *Héraclée*, pour toutes leurs monnaies importantes, imitent de préférence celles de leurs voisins achéens, et se séparent en cela de leurs compatriotes doriens de la Sicile.

594 av. J.-C.

Date  
de la  
colonisation  
grecque.

Les premières expéditions des Grecs, leurs premiers établissements remontent à une date qu'il sera toujours difficile de préciser. Quelques conjectures semblent pourtant permises. Dans les plus anciens monuments de la littérature hellénique (appartenant aux Ioniens de l'Asie, comme aussi les premiers actes de commerce avec l'Occident) ; dans les poèmes d'Homère, l'horizon géographique s'étend à peine encore au delà du bassin oriental de la Méditerranée. Quelques navigateurs, jetés par la tempête dans les parages occidentaux, avaient bien pu dire l'existence d'une grande terre au delà ; ils avaient parlé sans doute des tourbillons dangereux, et des îles vomissant le feu qu'ils avaient rencontrés. Il n'est pas moins certain que, dans le pays même de la Hellade où fut ouverte à la civilisation sa voie nouvelle, l'Italie, la Sicile étaient à peu près inconnues. Les faiseurs de contes et

les poètes de l'Orient pouvaient, sans craindre un démenti, remplir de leurs inventions faites à plaisir les espaces vides de l'Ouest, comme en d'autres temps les Occidentaux en ont rempli l'Orient à leur tour. Vient ensuite les poésies hésiodiques ; là, l'Italie et la Sicile commencent à apparaître. On y lit les noms de quelques peuples, de quelques montagnes et de quelques villes ; mais l'Italie n'est encore pour le poète qu'un groupe d'îles. Plus tard, les connaissances se sont accrues, et les écrivains d'alors parlent de la Sicile et de toutes les échelles italiennes en des termes généralement exacts. Nous suivons donc assez bien les étapes successives de la colonisation. Au temps de Thucydide, Cymé passait pour la plus ancienne colonie qui ait mérité ce nom : et Thucydide ne se trompe pas, en se rangeant à l'opinion commune. Certes les navigateurs auraient pu aborder en maints lieux plus proches ; mais ils y trouvaient les tempêtes ou les Barbares ; et l'île d'Ischia<sup>1</sup>, où Cymé fut fondée d'abord, leur offrait un sûr abri, ce qui n'était point une considération sans importance ; car, quand la ville fut plus tard transportée sur la terre ferme, on choisit aussi pour son nouvel emplacement, le rocher escarpé, mais bien défendu, qui porte encore de nos jours le nom vénérable de la métropole asiatique. [*Cuma, Cumes*]. En nul endroit de l'Italie, autant que dans les alentours de Cumes, ne se sont localisés en traits vivaces et ineffaçables les détails de noms et de lieux dont fourmillent les contes venus de l'Asie Mineure. Là, l'esprit tout rempli des merveilles que la légende plaçait dans l'Ouest, les premiers arrivants parmi les Grecs foulèrent pour la première fois le sol du pays de la Fable ; là les rochers des *Sirènes*, le lac d'*Aornos* [*Averne*], entrée des Enfers, sont demeurés comme les restes de

<sup>1</sup> [*Ænaria et Pythæusa, autrefois.*]



ce monde merveilleux où ils avaient cru mettre le pied. C'est à Cymé que les Grecs se trouvèrent en contact avec les Italiens; et, comme ils avaient pour voisins immédiats le petit peuple des *Opiques*, ils donnèrent son nom pendant des siècles à tous les peuples italiques. On rapporte, et cela peut être vrai, qu'un long temps s'écoula entre la fondation de Cymé et les immigrations en masse qui remplirent l'Italie du sud et la Sicile. Les Joniens de *Chalcis* et de *Naxos* vinrent d'abord avant tous les autres. La *Naxos* sicilienne [*Taormine, Tauromenium*] est la plus ancienne de ces colonies: les Achéens et les Doriens ne vinrent qu'après. Il est d'ailleurs impossible d'assigner des dates certaines à tous ces faits. Notre unique point de repère, c'est la fondation de l'achéenne *Sybaris*, l'an 33 de Rome; ou celle de la dorienne *Taras* [*Tarente*], l'an 46. Voilà dans l'histoire gréco-italique les plus anciennes dates dont il soit possible d'affirmer approximativement l'exactitude. Mais, de même que nous ne saurions fixer l'époque des poésies homériques et hésiodiques, de même nous ne pouvons dire de combien il faut remonter en arrière pour préciser celle de la première colonisation ionienne. Si Hérodote a assigné sa date vraie au siècle d'Homère, l'Italie était encore ignorée des Grecs, un siècle avant la fondation de Rome: mais cette opinion, comme toutes celles qui se réfèrent à l'époque contemporaine d'Homère, n'a rien de probant en soi; elle n'est elle-même qu'une induction. Pour qui se reporte à l'histoire de l'alphabet italique; pour qui se rappelle que, chose remarquable, le monde hellénique a été révélé aux Italiens avant que le nom plus nouveau des *Hellènes* ait pris la place du nom des *Grecs*, bien plus ancien que lui<sup>1</sup>, l'époque où les relations ont

721 av. J. C.  
708.

850.

<sup>1</sup> Le nom des *Grecs*, comme celui des *Hellènes*, se rattache au centre primitif de la civilisation grecque, à la contrée intérieure de l'Épire et au pays avoisinant Dodone. Dans les Éeés d'Hésiode toute la nation s'ap-

commencé entre les deux peuples semblera beaucoup plus reculée encore.

L'histoire de la Grèce siculo-italienne ne fait pas partie de l'histoire italique: les colons grecs de l'Ouest restèrent en rapports quotidiens avec la mère patrie, prenant part à toutes les fêtes nationales, exerçant tous leurs droits comme Hellènes. Il n'en est pas moins utile de rechercher les divers caractères des colonies grecques, et d'y retrouver les sources multiples et variées de leur influence sur la civilisation de l'Italie.

Parmi tous ces établissements, il n'en est pas où le système des institutions soit aussi exclusif, aussi concentré que celui d'où sortit la ligue des villes achéennes. Elle se composait des villes de *Siris*, *Pandosie*, *Metabus* [ou *Métapontion*, *Métaponte*], *Sybaris* avec ses colonies de *Posidonie* et *Laos*, *Crotone*, *Caulonia*, *Temesa*, *Terina*, et *Pyxus*<sup>1</sup>. Les colons en appartenaient, pour la plupart, à une race hellénique, qui conserva obstinément son dialecte propre, différent du dorien, son voisin, sous plusieurs rapports et notamment par l'absence de la

Caractère  
de  
l'immigration  
grecque.

Ligue des villes  
achéennes.

pelle encore la nation des Grecs; mais cette appellation, déjà repoussée avec affectation, est subordonnée à celle d'*Hellènes*. Celle-ci n'apparaît point encore dans Homère. A l'exception d'Hésiode, on ne la rencontre, pour la première fois, que dans Archiloque, vers l'an 50 de Rome; mais elle remonte évidemment à une date beaucoup plus ancienne. (Duncker, *Gesch. d. Alterth. (Hist. de l'Antiquité)*, 3, 18, 556.) Ainsi, dès avant ce temps, les Italiens connaissaient assez les Grecs pour leur donner, non pas le nom d'une des familles grecques, mais le nom générique de la nation. Maintenant, comment concilier ce fait avec cette autre assertion, qu'un siècle avant la fondation de Rome, l'Italie était absolument inconnue aux Grecs de l'Asie Mineure? Nous parlerons plus loin de l'alphabet; son histoire nous conduira au même résultat et à la même contradiction. On nous trouverait téméraires, si nous nous permettions de rejeter, par les motifs qui précèdent, les indications d'Hérodote en ce qui touche le siècle d'Homère; mais n'est-on pas bien plus hardi en décidant la question sur la foi de la seule tradition?

<sup>1</sup> [Voici les noms modernes de ces diverses localités:

*Torre di Senna* (Calabre); *Anglona* (Calabre); *Torre di Mare*, côté es des Calabres, près des bouches du *Bradano*; *Paestum*; *Laüs*, *Laino*, au sud du golfe de *Policastro*; *Cotrone*; *Castelvetere*; *Torre di Nocera*; *Sainte-Euphémie*, sur la baie de ce nom; *Policastro*.]



lettre *h* (H)<sup>1</sup>. Cette race, de même, continua à pratiquer l'ancienne écriture, au lieu d'accepter le nouvel alphabet, usité partout ailleurs. Enfin, en s'associant dans une forte et étroite ligue, elle sut défendre sa nationalité particulière, tant contre les Barbares que contre les autres Grecs. Il convient d'appliquer à la ligue achéenne de l'Italie ce que Polybe dira plus tard de la *Symmachie* achéenne du Péloponèse : « Non-seulement les Achéens » vivent dans les liens amicaux de la communauté fédérale, mais ils se servent des mêmes lois, des mêmes » poids et mesures, de la même monnaie; leurs chefs, » les membres de leurs conseils, et leurs juges sont les » mêmes. » — Une telle ligue constate une véritable et solide colonisation. Les villes, à l'exception de Crotona, avec sa rade médiocre, n'avaient ni havres, ni commerce propre : le *Sybarite* se vantait de vieillir entre les ponts de ses lagunes; les Milésiens et les Étrusques lui achetaient ou lui vendaient des produits divers. Mais, ici, les Hellènes ne s'étaient point contentés d'occuper la côte; ils dominaient d'une mer à l'autre sur « le pays du vin » ou « des bœufs » (Οἰνωτρία; Ἰταλία) ou encore « la Grande Grèce. » Les paysans indigènes subirent l'esclavage ou la clientèle, cultivant pour les Grecs les terres, ou leur en payant la rente. Sybaris, en son temps, la plus grande ville d'Italie, commandait à quatre peuplades barbares, et à vingt-cinq plus petites villes : elle fonda sur l'autre rivage *Laos* et *Posidonie*. Les vallées plantureuses du *Crathis* et du *Bradanus*<sup>2</sup> enrichissaient de leurs récoltes les habitants de Sybaris et de Métaponte; et c'est sur leur territoire, peut-être, que les céréales ont été pour la première fois cultivées en vue de l'exportation. — Les

<sup>1</sup> [Le caractère H (h) servait d'aspiration dans le grec archaïque, placé après le π, le ζ, le τ. Il a été remplacé plus tard par le φ, le χ, le θ.]

<sup>2</sup> [Le Crati et le Bradano.]

cités achéennes arrivèrent incroyablement vite à l'état le plus florissant : témoins, les quelques ouvrages artistiques que nous possédons encore : témoins, ces monnaies, du travail antique le plus sévère et le plus pur, que les Achéens commencèrent à frapper dès l'an 474, et qui sont les plus anciens monuments, parvenus jusqu'à nous, de l'art et de l'écriture en Italie. Non contents de se tenir au courant des progrès si merveilleux de la plastique dans la mère patrie, les Achéens occidentaux la dépassèrent même dans les procédés techniques : au lieu des pièces d'argent épaisses, frappées d'un seul côté, et d'ordinaire sans légende écrite, ayant cours alors aussi bien dans la Grèce propre que chez les Doriens italiques, les Achéens frappent en foule, avec une habileté toute originale, de grandes et minces monnaies du même métal, portant deux empreintes pareilles, partie en creux, partie en relief, et ayant toujours leur inscription spéciale. Comme à cette époque, les faux monnayeurs savaient déjà appliquer deux minces feuilles d'argent sur une plaque de métal grossier, la forme des empreintes monétaires fut calculée en vue d'empêcher une telle falsification : les précautions prises à cet effet dénotent déjà une organisation savante. — Malheureusement cette civilisation fleurit sans porter de fruits. Placés en face d'indigènes qui se soumettaient sans résistance, menant sans travail une vie facile, les Achéens s'endormirent dans leurs loisirs, et virent s'éteindre en eux et l'énergie de l'esprit et la vigueur du corps. Il n'est sorti du milieu d'eux aucun de ces hommes dont le nom éclatant, dans les arts et la littérature, a honoré la civilisation grecque. Pendant que la Sicile les produit en foule; pendant que la chalcydique Rhégium donne naissance à *Ibycus*, que la doriennne Tarente compte *Archytas* parmi ses enfants, ce peuple, pour qui « la broche tourne toujours devant le foyer » ne sait rien inventer que les luttes du pugilat.



L'aristocratie dominait, et ne laissait pas surgir un tyran. Elle avait de bonne heure pris en main la direction politique dans les cités; et, en cas de besoin, elle trouvait un sûr appui dans le pouvoir fédéral central. Mais on devait craindre de la voir dégénérer peu à peu en *oligarchie*, alors surtout que les familles privilégiées s'associaient entre elles, et s'entraidaient de cité à cité. Telle était, à n'en pouvoir douter, cette association des « Amis » fondées dans les conditions d'une solidarité réciproque, et à laquelle se rattache le nom de *Pythagore*. Elle prescrivait « d'honorer à l'égal des dieux » les citoyens de la haute classe; « d'assujettir à l'égal des animaux » les habitants des classes serviles. La mise en pratique de ces théories iniques amena promptement une réaction terrible. Les Amis furent détruits, et l'ancienne confédération fut renouvelée. Mais le mal était sans remède. Les querelles furieuses des partis, les soulèvements en masse des esclaves, les embarras sociaux de toute espèce, les applications maladroites d'une philosophie politique quasi-impraticable; bref, tous les maux d'une civilisation dégénérée, concoururent comme à l'envi à jeter la perturbation au sein des cités achéennes, et amenèrent la chute de leur puissance. — Qu'on ne s'étonne donc pas du peu d'influence réelle exercée par les Achéens sur la civilisation italienne. Cette influence était réservée aux autres colonies grecques. Les colons agriculteurs des villes achéennes ne la recherchaient nullement au delà de leurs frontières; tandis que les cités commerçantes, au contraire, ne visaient qu'à l'étendre. Chez eux, les Achéens réduisaient les indigènes en esclavage, étouffaient tous les germes nationaux, sans ouvrir aux Italiens une voie nouvelle au sein de l'Hellénisme. Aussi les institutions grecques de *Sybaris* et de *Métaponte*, de *Crotone* et de *Posidonie*, après s'être montrées d'abord pleines de vie, en dépit de toutes les disgrâces politiques,

se sont-elles ensuite évanouies, sans laisser de traces, sans gloire, et plus fugitives qu'en nulle autre contrée. Un peuple mêlé, parlant les deux langues, naquit plus tard des débris indigènes et achéens, et des récentes migrations des bandes sabelliques. Il ne prospéra pas davantage: mais la catastrophe qui l'attend, n'appartient pas à la période actuelle. [V. *infra*, liv. II, chap. v.]

Nous avons dit que les colonies fondées par les autres Grecs étaient toutes différentes, et que leur action fut grande au sein de l'Italie. Non qu'elles aient méprisé l'agriculture et la richesse foncière: les Hellènes n'avaient pas pour habitude, depuis qu'ils se sentaient forts surtout, de se contenter de simples comptoirs créés en terre barbare, à la mode phénicienne. Mais ces colonies n'en avaient pas moins été fondées pour le commerce, d'abord; et, par cette raison, elles avaient été placées, chose à laquelle les Achéens ne songeaient jamais, sur les points de débarquement, sur les meilleurs havres de la côte. L'origine, le motif, l'époque de la fondation de chacune d'elles variaient nécessairement. Mais il s'était établi entre elles, et notamment en face de la ligue achéenne, une sorte de communauté d'usages, d'intérêts et de vues. Elles suivaient, par exemple, le nouvel alphabet des Grecs<sup>1</sup>. Le dialecte dorien fut généralement adopté partout, même dans les cités, qui comme Cymé<sup>2</sup>, avaient originairement suivi le doux parler ionien. On conçoit, d'ailleurs, que toutes ces colonies aient très-diversement influé sur la civilisation

Villes  
ionico-  
doriennes.

<sup>1</sup> Nous entendons parler de celui qui remplaça les anciennes formes orientales de l'ioda  $\iota$ , du gamma  $\gamma$  ou  $\lambda$ , et du lambda  $\lambda$ , par les lettres nouvelles plus claires I C V; et distingua du  $\rho$ , P, avec lequel elle pouvait facilement se confondre, la lettre r, P, à laquelle un trait recourbé fut ajouté, comme il suit: R.

<sup>2</sup> Citons, pour exemple, l'inscription suivante, tirée d'un vase d'argile cumécien: Τῆραις ἐμὶ λέγουσιν ἵός δ' ἂν με κλέψαι θυφλός ἐσται. [« D'aujourd'hui je suis vase à parfums: devienne aveugle qui me vole. »]



italienne, les unes en plus, les autres en moins. Qu'il nous suffise d'entrer dans quelques détails à l'égard de deux d'entre elles, dont l'importance a été plus décisive, la doriennne *Tarente*, et l'ionienne *Cymé*, dont nous avons souvent cité les noms.

Tarente.

Aux Tarentins est échu le rôle le plus brillant. Un port excellent, le seul bon port de la côte méridionale, faisait de leur ville l'entrepôt du commerce maritime dans ces parages, et même d'une partie de celui de la mer Adriatique. Les pêcheries abondantes du golfe, la production et le travail des laines fines du pays, leur teinture à l'aide du coquillage tarentin, dont la pourpre luttait avec celle de Phénicie, toutes ces industries fécondes apportées de *Milet*, d'Asie Mineure, occupaient des milliers de bras, et fournissaient ample matière au transit et aux exportations. Les Tarentins frappaient la monnaie, même celle d'or, en quantités plus considérables que les autres Grecs-Italiens. Tous les jours encore on en retrouve des spécimens attestant la grandeur et l'activité du commerce de ce peuple. Déjà, à l'époque où nous sommes, Tarente disputait à Sybaris le premier rang; et, déjà, par conséquent, ses relations s'étaient agrandies au dehors. Toutefois elle ne semble pas s'être jamais appliquée, avec un succès durable, à l'extension de son domaine dans l'intérieur des terres, ainsi que l'avaient fait les villes de la ligue achéenne.

Les  
villes grecques  
de la  
région  
du Vésuve.

Tandis que les colonies grecques de l'Est prenaient un essor rapide et éclatant; celles situées plus au nord, au pied du Vésuve, accomplissaient des destinées plus modestes en apparence. Là, les Cyméens, quittant leur île fertile d'*Ænaria* [*Ischia*], descendaient sur la terre ferme, et se construisaient une seconde patrie au sommet d'une colline dominant la mer. Puis ils fondaient aux environs le port de *Dicæarchia* [plus tard *Puteoli*, *Pouzzoles*] et les villes de Parthénopée et de Néapolis. Avec

presque toutes les villes chalcydiques de l'Italie et de la Sicile, ils suivaient les lois rédigées par *Charondas*, de *Catane* (en l'an 400), instituant une démocratie tempérée par un cens élevé, donnant le pouvoir à un conseil de citoyens choisis parmi les riches; lois durables par cela même, et qui préservèrent souvent les cités ioniennes de la tyrannie des usurpateurs, et de la tyrannie de la multitude. D'ailleurs, nous ne savons que peu de chose de l'histoire extérieure des Grecs Campaniens. Par la force des choses, ou par leur libre choix, ils restèrent, plus que les Tarentins même, enfermés dans des limites territoriales très-circonscrites: ils n'en sortirent jamais en conquérants, pour assujettir les indigènes; et, nouant avec eux de simples rapports d'amitié ou de commerce, ils se créèrent une douce et heureuse existence, et prirent à la fois le premier rang parmi les missionnaires de la civilisation grecque en Italie.

Les deux cités du détroit de *Rhegium*; tout le rivage méridional, et tout le rivage occidental jusqu'au Vésuve, sur la terre ferme; dans la Sicile, la plus grande moitié orientale de l'île, étaient devenue terres grecques. Il n'en fut pas de mêmes des régions de l'Ouest, au nord du Vésuve, et de toute la côte orientale de la Péninsule. On ne trouve nulle part trace d'établissements créés sur le rivage italien de l'Adriatique. Entre ce fait remarquable, et la rareté presque aussi grande des colonies, presque toujours sans importance, fondées en face, sur la côte illyrienne, ou dans les îles nombreuses qui la bordent, il y a une concordance singulièrement frappante. Toutefois, sur un point tout rapproché de la Grèce propre, deux places commerciales considérables, *Epidamne* (plus tard, *Dyrrachium*, *Durazzo*), et *Apolonie* (non loin d'*Avlona*), s'étaient élevées dans les temps qui précédèrent l'expulsion des rois romains: la première, en 427; la seconde, en 467. Plus au nord,

(54 av. J. C.

627. 537.